

LA LINGUISTIQUE COGNITIVE EXISTE-T-ELLE ?

Catherine Fuchs
CNRS/ENS, Paris

INTRODUCTION

La présente contribution fait écho à un article récent intitulé “ La linguistique cognitive n'existe pas ” (Lazard, 2007), où il est fait explicitement référence à l'ouvrage *La linguistique cognitive* (C. Fuchs, ed., 2004).

La question posée par Lazard est celle de la légitimité d'une linguistique prétendant s'inscrire dans le champ des sciences cognitives. Un champ dont tout le monde s'accorde à reconnaître le caractère pluridisciplinaire, mais qui s'avère pourtant difficile à cerner : “les sciences cognitives ne se laissent définir, caractériser ou même circonscrire ni par un objet d'étude, ni par une hypothèse fondamentale, ni par une tradition” (Andler, 2004 : 14). Disons schématiquement que les sciences cognitives s'attachent à l'étude de l'esprit-cerveau au double plan fonctionnel (en tant que système de traitement d'informations et/ou de production de connaissances) et matériel (en tant que système physique constitué d'inter-connexions neuronales). Selon les auteurs, l'insistance est mise plutôt sur le couple ‘esprit-cerveau’ (parfois étendu à la triade ‘esprit-cerveau-machine’, dans une perspective de simulation) ou sur la notion de ‘connaissance’ (en lien avec l'étymologie du terme ‘cognition’).

Sont représentatives de la première option les définitions données, par exemple, par Andler (1989) :

(Les sciences cognitives) ont pour objet de décrire, d'expliquer et, le cas échéant, de simuler les principales dispositions et capacités de l'esprit humain – langage, raisonnement, perception, coordination motrice, planification

ou par Houdé & al. (1998 : 1) :

Les sciences cognitives s'imposent aujourd'hui comme un nouveau champ du savoir qui tente d'élucider par l'expérimentation, la modélisation et l'usage

de techniques de pointe, le “ Mystère de l’Esprit ” dans ses rapports avec la Matière : le cerveau, le corps et l’ordinateur.

Participant au contraire de la seconde option, la définition du *Blackwell Dictionary of Cognitive Psychology* (M. Eysenck & al., eds., 1994) :

(Le terme) sciences cognitives [*cognitive science*] renvoie à l’étude interdisciplinaire de l’acquisition et de l’utilisation de la connaissance.

et celle de Varela (1996 : 10-11) :

Pour la première fois, la science () reconnaît pleinement sa légitimité à l’exploration de la connaissance en soi, à tous les niveaux, et cela bien au-delà des limites traditionnelles de la psychologie et de l’épistémologie où elle était confinée.

C’est précisément dans cette deuxième lignée que s’inscrit Lazard (2004 : 3) :

On désigne comme “ sciences cognitives ” des disciplines prenant pour objet des aspects divers de l’activité sensorielle et intellectuelle par laquelle l’être humain prend connaissance du monde qui l’entoure. On y range la neurobiologie, la psychologie, l’intelligence artificielle, la théorie de la communication, la “ philosophie de l’esprit ”, etc.

avant d’émettre sur la linguistique dite cognitive ce jugement critique (*ibidem*) :

On y inclut souvent aussi la linguistique, ce qui va de soi si l’on pense que la pensée conceptuelle est indissolublement liée au langage. En revanche, si l’on est surtout sensible à la spécificité des phénomènes langagiers, on la regardera comme une discipline connexe, mais distincte. Dans les deux cas, la notion de linguistique cognitive est obscure. Dans le premier, toute linguistique est cognitive ; dans le second, aucune ne l’est.

La question centrale posée par Lazard est donc la suivante : la notion de ‘linguistique cognitive’ est-elle théoriquement justifiée, a-t-elle réellement un sens ? Il s’agit évidemment d’une question de principe, sachant par ailleurs que la dénomination ‘linguistique cognitive’ fait l’objet d’une reconnaissance de fait et que divers courants s’en réclament, à un titre ou à un autre : “Il n’y a guère de linguiste aujourd’hui qui ne se flatte de pratiquer la ou une

linguistique cognitive. Le cognitif est à la mode” (Lazard 2004 : 1). Le “ou” contenu dans cette citation rappelle opportunément que la dite ‘linguistique cognitive’ n’est pas un courant unifié, mais qu’elle recouvre plusieurs courants, éventuellement antagonistes. Un bref rappel des conditions d’émergence et de développement de ce que l’on a coutume de regrouper sous le terme de ‘linguistique cognitive’ nous permettra d’évoquer cette diversité. Pour une présentation plus développée, voir Fuchs (2004).

1. LES LINGUISTIQUES DITES ‘COGNITIVES’

C’est aux Etats-Unis que sont nés les deux principaux courants se réclamant d’une ‘linguistique cognitive’. D’un côté, la grammaire générative, qui s’inscrit dans le paradigme classique du ‘cognitivisme’. De l’autre, les grammaires cognitives, qui se réclament d’un autre paradigme (parfois qualifié de ‘constructiviste’).

1.1. *Chomsky et le cognitivisme*

L’historiographie officielle s’accorde à faire remonter le tournant ‘cognitif’ de la linguistique à l’année 1956. Deux conférences réunissaient alors, autour d’un projet épistémologique commun (connu sous le nom de ‘programme cognitiviste’), le linguiste Noam Chomsky, le psychologue Herbert Simon et le spécialiste d’intelligence artificielle Marvin Minsky. Cette entreprise pluridisciplinaire visait à caractériser le fonctionnement de l’esprit à travers les facultés qu’il développe – en particulier à travers la faculté de langage. L’hypothèse fondatrice était que la cognition humaine pourrait être définie, à la manière d’une machine, en termes de calculs correspondant au traitement des divers types d’informations reçues par l’humain. C’est ainsi que la linguistique formelle s’est retrouvée partie prenante de l’entreprise générale des sciences cognitives.

Le paradigme classique, qui présidait à cette entreprise, est appelé ‘computo-représentationnel symbolique’. Il est fondé sur l’idée de calculs (‘computations’) sur des ‘symboles’. Ces symboles sont réputés avoir une réalité à la fois physique, c’est-à-dire neurobiologique, et sémantique : ils seraient inscrits, d’une manière ou d’une autre, dans le cerveau et ils ‘représenteraient’ adéquatement le monde objectif. L’activité de langage se ramènerait donc à un traitement d’informations, mettant en jeu des règles syntaxiques de manipulation de symboles. Le cognitivisme de la fin des années 1950 se fondait largement sur la métaphore de ‘l’esprit-machine’, partagée par la psychologie cognitive, la philosophie cognitive, et l’intelligence artificielle.

L'analogie avec le cerveau n'a été massivement exploitée que plus tard, vers la fin des années 1980, dans le cadre du rapprochement avec les neurosciences.

En adoptant ce paradigme classique, la théorie chomskienne faisait siennes un certain nombre d'options théoriques et méthodologiques. En bref : une démarche hypothético-déductive, une perspective 'modulariste' (à la Fodor) – selon laquelle la faculté de langage serait innée et reposerait sur des capacités propres, dissociées de la cognition générale –, une conception du langage comme instrument d'expression de la pensée permettant la transmission d'informations à propos du monde, et le recours à des modélisations de type logico-algébrique. Pour une présentation détaillée du mode d'inscription de la grammaire générative chomskienne dans le champ des sciences cognitives, voir Rouveret (2004).

1.2. *Les grammaires cognitives*

Au fil des années, le paradigme cognitiviste a fait l'objet de critiques de la part des différentes disciplines engagées dans l'étude de la cognition. Progressivement, des alternatives à l'orientation symbolique se sont fait jour, qui visaient à définir un nouveau type de paradigme (appelé 'constructiviste', parfois aussi 'connexionniste').

En écho à cette évolution générale, un nouveau courant a émergé au sein de la linguistique dite cognitive. C'était au début des années 1970 sur la côte Ouest des Etats-Unis. Plusieurs auteurs cherchaient à se démarquer de la grammaire générative dont ils étaient issus (tels George Lakoff, Ronald Langacker, Leonard Talmy, Gilles Fauconnier). Ils ont alors élaboré diverses formes de 'grammaires cognitives'. Pour une présentation détaillée de ce courant des grammaires cognitives, voir Victorri 2004.

Les grammaires cognitives récusent tout à la fois l'option 'modulariste', la prééminence de la syntaxe et le postulat selon lequel les grammaires formelles constitueraient des modèles adéquats de la cognition linguistique. Loin de considérer le langage comme un 'module' irréductiblement spécifique ('encapsulé'), leurs auteurs s'efforcent au contraire de relier les phénomènes langagiers aux processus généraux de la cognition (comme, par exemple, la perception – d'où l'importance accordée aux schématisations spatiales).

Par différence avec les grammaires formelles, cet autre courant de 'linguistique cognitive' se caractérise par une démarche plus inductive et par une approche davantage 'interactionniste'. Une place centrale est accordée à la sémantique, qui est réputée informer la syntaxe et le lexique avec lesquels elle interagit. La conception du langage qui préside à ce courant peut être

qualifiée d'émergentiste': le langage est envisagé comme un instrument de conceptualisation active du monde. Enfin, les outils de modélisation empruntent préférentiellement à la géométrie, aux systèmes dynamiques ou au connexionnisme (plutôt qu'à l'algèbre et à la logique mathématique).

1.3. L'appellation 'linguistique cognitive' a-t-elle un sens ?

De ce bref rappel historique on retiendra les points suivants : la linguistique dite cognitive, ainsi consignée par l'historiographie officielle, est née aux États-Unis ; et ce tournant théorique a débouché, dans le cas des grammaires cognitives, sur une remise en question des postulats du générativisme. À l'exception du courant 'néo-fonctionnaliste', qui constitue un cas à part et mériterait, de ce point de vue, un développement spécifique (voir François 2004), il s'agit d'un mouvement qui s'est développé sans lien avec les traditions de la vieille Europe – même si, bien entendu, les nouveaux paradigmes popularisés par ces courants ont été adoptés par nombre de chercheurs européens. On comprend, dès lors, l'affirmation quelque peu abrupte de Lazard (2004 : 14), considérant l'appellation 'linguistique cognitive' comme une "expression à la mode, dépourvue de sens ailleurs qu'aux États-Unis et en tout cas chez tous ceux qui n'ont pas subi l'emprise du générativisme".

Revenons à présent à la question centrale posée par Lazard, qui touche aux conditions même de possibilité d'une linguistique cognitive. Selon lui, toute théorie linguistique se voulant 'cognitive' serait nécessairement confrontée à un dilemme. Ou bien elle ne ferait que revenir à la conception traditionnelle de la langue comme système symbolique de mise en correspondance entre formes et sens. Dans ce cas, il ne s'agirait que de linguistique (au sens le plus classique du terme) : "l'adjectif est de trop : la linguistique cognitive, c'est de la linguistique tout court" (Lazard 2004 : 14). Ou bien elle sortirait du champ propre de la discipline, en tentant de trouver des motivations 'externes' aux phénomènes linguistiques observés ou d'inférer des propriétés générales de l'esprit humain à partir de ces observations. Dans ce cas, il ne s'agirait plus de linguistique : "cette mode comporte un risque, celui de noyer le linguistique dans le cognitif, autrement dit d'oublier sa spécificité" (*ibidem*).

Nous allons à présent nous arrêter sur chacune des deux faces de cette apparente aporie : toute linguistique est-elle 'cognitive', dès lors qu'elle se donne pour objet l'étude des liens entre formes et sens ? ; à l'inverse, une linguistique qui se proclame 'cognitive' est-elle encore une linguistique ?

2. TOUTE LINGUISTIQUE EST-ELLE ‘COGNITIVE’ ?

A l’exception des théories fondées sur le behaviorisme, qui excluaient par principe les phénomènes de sens de leur champ d’étude, on peut dire que toutes les théories linguistiques dignes de ce nom se sont toujours donné pour objet l’étude des liens entre le plan des formes et celui du sens. Si un tel objectif était suffisant pour mériter le qualificatif de ‘cognitif’, alors n’importe quelle théorie linguistique serait *ipso facto* cognitive – ce qui retirerait évidemment tout intérêt à ce qualificatif ! Il n’y a par conséquent aucun sens à prétendre que, par nature, toute linguistique serait cognitive. Comme le remarque Andler (2004 : 14-15) :

Une approche (des sciences cognitives) par objets et processus () ne donnerait à saisir qu’une masse informe de programmes de recherche relevant d’une multitude de disciplines. On se demanderait quel rôle ces dernières peuvent encore jouer, et ce qui est censé ordonner à leur place la démarche scientifique. Il y aurait beaucoup de choses à éliminer. () Le plus inattendu pour l’observateur non averti est qu’il faudrait exclure par-dessus le marché quantité de travaux relevant des disciplines qui sont partie prenante de la “ galaxie cognitive ” – linguistique, psychologie, anthropologie, neurosciences, intelligence artificielle, logique, philosophie. Travaux qui ne sont contestés ni dans leurs fondements ni dans leur méthodologie, mais qui n’ont pas de rapport privilégié avec la problématique cognitive : ils se développent en dehors d’elle, et ne se soucient pas de lui apporter des matériaux.

Compte-tenu de l’effet de mode des sciences cognitives, il n’est peut-être pas inutile de rappeler que point n’est besoin de se réclamer d’une linguistique cognitive pour faire de la bonne linguistique !

2.1. *Le langage et la pensée*

Puisque le langage est spécifique à l’espèce humaine, que nous apprend-il sur l’esprit humain ? A l’inverse, comment le fonctionnement de l’esprit se trouve-t-il mis en œuvre dans le langage ? Telle est, en droit, la problématique d’une linguistique ‘cognitive’. Comme le note Bouveresse (2001 : 32) à propos de la grammaire générative : “Ce dont il s’agit est d’expliquer les actions linguistiques à partir d’états hypothétiques d’un modèle de l’esprit dont elles sont supposées résulter causalement”.

Si une “linguistique tout court” se centre sur les rapports entre les formes et le sens, une linguistique ‘cognitive’ se doit donc d’y ajouter une réflexion sur le statut des significations linguistiques dans leurs rapports aux concepts.

Se trouve ainsi posée la question des liens entre le langage et la pensée – “la pensée conceptuelle indissolublement liée au langage”, comme le dit Lazard. Cette question, depuis longtemps travaillée par la philosophie, a fait l’objet de développements nouveaux dans le cadre des sciences cognitives (voir par exemple Carruthers & Boucher, 1998). Un relatif consensus se dégage entre nombre de chercheurs de disciplines différentes pour considérer que le langage n’est pas nécessaire à la pensée : une pensée sans langage est possible. Mais il semble que le langage soit constitutif d’une forme spécifiquement humaine de pensée : il mettrait en œuvre certains types spécifiques d’opérations.

Que dit la linguistique cognitive sur la nature de ces liens ? Pour la grammaire générative, les propriétés des unités linguistiques seraient expliquées par les propriétés (logiques) des éléments de pensée qu’ils ‘représentent’ symboliquement. Cela revient à caractériser le langage comme un simple dispositif calculatoire (jugé ‘optimal’ dans la version dite du ‘programme minimaliste’) de mise en correspondance syntaxique entre une ‘forme logique’ et une ‘forme phonétique’ assurant chacune l’interface avec l’un des deux modules extérieurs, respectivement le module conceptuel cognitif et le module phonétique. Reflets ou décalques de concepts universels réputés être inscrits dans l’esprit humain (le ‘mentaux’), les significations linguistiques ne joueraient donc aucun rôle cognitif spécifique.

Pour les tenants des grammaires cognitives, en revanche, le langage “ouvre une fenêtre sur la cognition” (selon l’expression de Rastier, 1993 : 168, elle-même reprise de Jackendoff), dans la mesure où les structures sémantiques des langues constitueraient par elles-mêmes des conceptualisations actives. Plus précisément, la langue sélectionnerait certaines facettes dans l’éventail des conceptualisations déployé par la pensée pré-linguistique et les organiserait de façon variable. (Pour une illustration sur un cas particulier, celui de l’expression de la possession, voir par exemple Langacker, 2003). La spécificité du linguistique résiderait donc dans les ‘opérations’ de sélection et de mise en forme du contenu conceptuel. Comme le dit Langacker (1987) cité par Desclés (1994 : 77) : “Je prends comme une évidence que la signification est un phénomène cognitif et qu’il doit être analysé comme tel”.

Pour tenter de relier le linguistique et le mental, deux voies différentes ont ainsi été proposées en linguistique cognitive. Rastier (1993 : 166-168) les qualifie respectivement de voie ‘représentationnaliste’ (celle de Chomsky dans le cadre du paradigme cognitiviste) et de voie ‘opérationnaliste’ (celle de la sémantique ‘procédurale’ de l’intelligence artificielle, puis des grammaires cognitives). Remarquons néanmoins que la notion de ‘représentation’ est loin d’être univoque. Certes, elle est violemment critiquée par les opposants au paradigme cognitiviste (Lassègue & Visetti, 2002), qui dénoncent l’idée d’un

décalque statique de structures logico-conceptuelles pré-construites, assimilées à des ‘informations’ venues de l’extérieur. Mais elle peut tout aussi bien se comprendre dans une perspective constructiviste, où l’activité de langage est conçue comme une activité de construction de représentations sémantiques : dès lors, ‘représentation’ ne s’oppose plus à ‘opération’.

Cette dernière perspective n’a pas été inaugurée par les grammaires cognitives. L’histoire de la linguistique au XX^e siècle nous en fournit diverses illustrations, parmi lesquelles nous avons choisi ici de retenir deux théories élaborées par des linguistes français, l’une antérieurement au développement de la linguistique dite cognitive, et l’autre indépendamment de ce mouvement. Il s’agit, d’une part, de la ‘théorie psychomécanique’ de Gustave Guillaume (1889-1960) et, de l’autre, de la ‘théorie des opérations énonciatives’ d’Antoine Culioli – dont nous proposons ci-dessous une brève présentation, partiellement reprise de Fuchs (2008).

2.2. Premier exemple : la psychomécanique de Gustave Guillaume

Pour Guillaume, l’activité de langage engage deux moments théoriques distincts : celui de la ‘langue’, et celui du ‘discours’. La langue correspond au plan de la ‘représentation’, le discours à celui de ‘l’expression’. Une telle distinction serait le propre de l’homme – par différence avec le cri animal qui n’instaurerait pas de distance entre l’acte d’expression et l’acte de représentation (Valette, 2003 : 22). L’enjeu cognitif est évident : c’est au plan de la représentation par la langue que se situerait ce que Guillaume appelle la ‘pensée pensée’, inscrite de façon déterministe et mécaniciste dans l’esprit humain, cependant que la ‘pensée pensante’ se jouerait au plan de l’expression construite en discours par le sujet parlant.

Dès 1929, Guillaume assignait à la linguistique la tâche de remonter des unités ‘d’effet’ (du discours) vers les unités de ‘puissance’ (de la langue), afin de retrouver les opérations mentales qui sous-tendent ces dernières :

La vraie réalité d’une forme, ce ne sont pas les effets de sens multiples et fugaces qui résultent de son emploi, mais l’opération de pensée, toujours la même, qui préside à sa définition dans l’esprit. (*Temps et Verbe*).

L’apport original de cette approche de la langue réside dans sa conception dynamique de la représentation comme mouvement, et non comme l’assignation d’étiquettes statiques (Fuchs, 2007). D’où le schème connu sous le nom de ‘tenseur binaire radical’, qui va de l’universel au singulier (du large à l’étroit) et inversement, et qui est présenté par Guillaume comme ‘la condition même

de puissance de l'esprit humain". C'est précisément cette idée d'un mouvement de pensée continu, constitutif de la signification intrinsèque des formes de la langue, qui fonde toute la construction théorique. Sur ce mouvement de pensée, des coupes ('saisies' ou 'interceptions') sont effectuées en discours, d'où résultent des effets de sens variables, selon l'endroit où elles opèrent. L'idée-force est celle d'une articulation entre continu (le mouvement) et le discontinu (l'arrêt sur mouvement).

La question des liens entre le langage et la pensée est donc centrale pour la psychomécanique. Guillaume avait choisi de défendre l'idée selon laquelle la pensée serait indépendante du langage mais se saisirait elle-même *via* la langue, révélant ainsi ses schèmes cognitifs :

La pensée reste indépendante, en principe, du langage, et celui-ci ne représente que la puissance qu'elle se donne de se saisir elle-même et en elle-même. (Guillaume, *Leçons* vol. 9 : 38)

Le langage est dans l'homme pensant, dans la pensée humaine, un ouvrage par elle construit, qui lui sert – c'en est le finalisme principal – à reconnaître en elle-même où elle en est de sa propre construction. (Guillaume, *Leçons* vol. 13 : 13).

Par là même, Guillaume annonçait ce que certains neuropsychologues ont par la suite argumenté à l'encontre des tenants d'un strict 'localisationnisme', à savoir l'idée que c'est l'ensemble du cerveau qui pense et qui raisonne, et que le langage constitue le moyen qui permet à la pensée de se penser elle-même.

La théorie de Guillaume n'est pas sans évoquer l'approche de la cybernétique, qui avait marqué, on le sait, la toute première époque des sciences cognitives. (Pour une présentation de la cybernétique, voir Varela 1996 et Dupuy 1999). Dès le tournant des années 1940 en effet, c'est-à-dire avant l'émergence du programme 'cognitivist', les *Macy Conferences* avaient réuni les pères fondateurs (von Neumann, Wiener, Turing, McCulloch), pour tenter d'instaurer une nouvelle 'science de l'esprit'. Celle-ci devait s'appuyer notamment sur les disciplines formelles suivantes : la logique mathématique (pour décrire le fonctionnement du raisonnement), la théorie des systèmes (pour formuler les principes généraux gouvernant tout système complexe) et la théorie de l'information (comme théorie statistique du signal et des canaux de communication). L'hypothèse sous-jacente étant déjà que la pensée fonctionnerait comme un calcul, à l'instar d'une machine (de là procédera, plus tard, l'invention de l'ordinateur, selon les principes de von Neumann). Mais c'est du côté de la physique (et non de l'algèbre, comme le fera ultérieurement le cognitivisme) que les cybernéticiens allaient chercher leurs modèles, ce

qui a permis ensuite l'émergence des théories de 'l'auto-organisation' – dans lesquelles la forme s'abstrait de la matière – et les approches du vivant comme 'propriété émergente du désordre'.

Guillaume a connu la cybernétique et a été – au moins pendant un temps – séduit par elle (Valette, 2003 : 17sq.). Son objectif initial, en élaborant la psychomécanique du langage, semble avoir été de construire une machine à penser, une sorte de cybernétique fondée sur les notions de 'temps opératif' et de 'tenseur binaire'. A l'instar des cybernéticiens, il concevait la pensée comme asservie à la mécanique, et le langage comme constituant la partie mécanisable de la pensée. C'est pourquoi il entendait construire, en amont de la 'psycho-systématique' (ayant pour objet l'étude de la langue), une 'mécanique intuitionnelle' consacrée à l'étude des mécanismes psychiques qui président à la construction même des systèmes linguistiques et conditionnent leur structure (voir, sur ce point, l'*Essai de mécanique intuitionnelle I* publié par Lowe, 2007). Selon Guillaume, cette mécanique – dont il entendait proposer "une analyse rigoureusement scientifique" (*Essai* : 144) – reposait sur la nécessité de penser par contrastes : le contraste univers/homme se reflétant dans le contraste universel/singulier, fondement du 'tenseur binaire radical' considéré comme l'opérateur général de structuration du langage.

En définitive, la perspective dans laquelle Guillaume a conduit son entreprise théorique n'est pas sans évoquer certaines recherches actuelles conduites au sein du paradigme 'constructiviste'. A l'instar de Rastier (1993 : 172) qui tient Guillaume pour "l'aïeul tutélaire de la linguistique cognitive à la française", on peut en effet voir dans les approches topologico-dynamiques inspirées de la théorie mathématique des 'catastrophes' de René Thom, des "légataires du système de pensée de Guillaume". La psychomécanique constituerait ainsi une 'linguistique pré-cognitive', de type constructiviste. A cet égard, l'*Essai de mécanique intuitionnelle I* de Guillaume contient certains passages consacrés à la genèse des modes de représentation de l'espace et du temps (Lowe, dir ., 2007 : 92-103) que ne désavouerait pas un tenant des grammaires cognitives actuelles : le temps, non directement représentable, y est décrit comme empruntant à l'espace les conditions de sa représentation.

2.3. *Deuxième exemple : la théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli*

Culioli quant à lui, propose une 'théorie des opérations énonciatives' qui consiste en "une entreprise théorique de fondation, qui (prend) à l'origine le problème de la constitution et du fonctionnement des systèmes de repérage

énonciatifs” (1980 : 44). Ni acte d’appropriation de la langue par un sujet, ni transition de la langue au discours, l’énonciation est conçue comme un mécanisme de construction : aussi s’agit-il, pour la théorie, de décrire les opérations constitutives de la signification des énoncés, et de les formaliser (au sens fort d’une modélisation visant à reproduire les mécanismes en jeu).

Dans le modèle qu’il propose, la notion de ‘représentation’ occupe une place centrale. Selon lui (1990 : 21-24), cette notion intervient à trois niveaux différents, qu’il est essentiel de ne pas confondre. Le premier niveau est celui des ‘représentations mentales’ : ce niveau de conceptualisation de la réalité n’est pas directement accessible, il ne peut être appréhendé qu’à partir des activités humaines, notamment de l’activité de langage. Le deuxième niveau est celui des ‘représentations textuelles’ : l’activité de langage est une activité de représentation qui met en jeu des opérations linguistiques, lesquelles ont des traces sous forme de marqueurs linguistiques ; ce sont donc des ‘représentations de représentations’ (spécifiques à chaque système linguistique) que le linguiste cherche à isoler et à observer. Mais il lui est impossible de remonter directement de ce niveau à celui des conceptualisations : il lui faut construire un troisième niveau, celui des ‘représentations métalinguistiques’ (système de termes primitifs, de règles et d’opérations), en faisant l’hypothèse que le passage du niveau II au niveau III simule adéquatement celui du niveau I au niveau II. Autrement dit, “il nous faut construire un système de représentation qui porte sur ce système de représentation qu’est la langue” (1990 : 23). A ce niveau métalinguistique, le linguiste doit pouvoir effectuer des calculs, dans lesquels opérations prédicatives (repérages entre les termes constitutifs de la relation prédicative) et opérations énonciatives (plongée de la relation prédicative dans un système de coordonnées spatio-temporelles dont le sujet de l’énonciation constitue le repère-origine) sont étroitement intriquées.

La théorie des opérations énonciatives a été élaborée par Culioli dans le cadre d’échanges suivis et réguliers avec le psychologue François Bresson et le logicien Jean-Blaise Grize, ainsi qu’avec des spécialistes de pathologie du langage dans le domaine de l’aphasie et de la schizophrénie. Cette familiarité avec les autres disciplines des sciences cognitives explique la prudence de l’auteur face aux emprunts inconsidérés entre disciplines et aux risques d’assimilations abusives liés à la notion de ‘cognition’ :

A term like ‘cognition’ shows itself to be dangerously ambiguous, for it is used to refer to mental activity, to simulation, to a whole series of unverified simplifications : *of representational activity to neuronal activity*, to give but one example. (1995 : 31).

A cet égard, la position de Culioli se démarque de celle des tenants des grammaires cognitives, pour qui (on l'a vu) il n'existe pas de différence de nature entre les représentations conceptuelles et les représentations sémantiques à l'œuvre dans les langues – ce qui revient de fait à ignorer la distinction entre les trois niveaux de représentations. L'ouverture de la théorie des opérations énonciatives en direction de la cognition réside donc dans le pari que le passage entre les représentations textuelles et les représentations métalinguistiques simule de façon analogique le passage entre les représentations conceptuelles et les représentations textuelles ; ou, pour le dire de façon imagée, que les méta-opérateurs du linguiste sont aux opérateurs de la langue ce que ceux-ci sont aux opérateurs de la pensée.

3. UNE LINGUISTIQUE COGNITIVE EST-ELLE ENCORE UNE LINGUISTIQUE ?

Les deux théories qui viennent d'être évoquées s'efforcent, chacune à sa manière, de jeter un pont entre les structures sémantiques de la langue et les structures conceptuelles de la pensée. A cet égard, elles témoignent d'une ouverture en direction de problématiques cognitives. Comme il a été dit plus haut, tel n'est pas nécessairement le cas de toutes les théories linguistiques : celles qui s'en tiennent à l'étude des seuls liens entre les formes et le sens au sein d'une langue donnée – approche tout à fait légitime en soi, insistons-y – ne s'assignent pas un tel objectif. Il est en effet impossible d'aborder en linguiste la question de l'apport du langage à la cognition humaine sans prendre en compte la diversité des langues (Fuchs & Robert, eds., 1997). Cette diversité est une donnée de fait, qui oblige le linguiste à postuler, par-delà les variations observées entre les langues, l'existence d'opérateurs et de relations invariants – tels, par exemple, le 'tenseur binaire radical' de Guillaume ou les méta-opérateurs de Culioli – susceptibles de mettre sur la voie de propriétés générales du langage :

Comment, en linguistique, dégager des invariants, sans se poser la question, incontournable, de rechercher comment représenter les configurations (agencements, catégories, etc.) d'une langue donnée, en conservant cette spécificité, mais aussi en sauvegardant la possibilité de traiter, de façon identique, ou congruente, ou compatible, des configurations d'une autre langue ? Puis-je me fier à mon intuition et courir le risque de prendre pour une théorie (scientifique) les idées que je me fais sur le langage et le monde, à partir de mon expérience d'une langue ? (Culioli, 1980 : 40).

3.1. *Invariants et variabilité*

Bien avant que la grammaire générative et les grammaires cognitives ne commencent à s’y intéresser, la recherche d’invariants interlangues était déjà, depuis longtemps, au cœur des travaux des typologues. Entre le niveau cognitif (postulé universel) – celui de la perception et des contenus conceptuels – et le niveau linguistique (variable) – celui des grammaires particulières des langues –, les typologues se sont en effet donné pour objectif de reconstruire un niveau intermédiaire où peuvent être dégagées des relations invariantes (Lazard, 2006). A ce niveau, appelé ‘prélinguistique’ par Lazard ou ‘grammaire générale comparative’ par Seiler, se dessine le “cadre des variations”, c’est-à-dire les limites entre lesquelles les types de variations doivent jouer (Lazard) ou encore le “menu mettant à disposition un maximum de techniques et de catégories grammaticales à partir duquel les langues individuelles font leur propre choix” (Seiler, 2000).

A leur tour, les linguistiques dites cognitives se sont saisies de la question des invariants langagiers. Faute de place, nous ne développerons pas ce point. Sur la position des grammaires cognitives, voir par exemple (Langacker, 2003). Sur celle de la grammaire générative (‘principes’ universels et réglages variables des ‘paramètres’), qui accorde peu d’importance à la variation, on pourra consulter (Bouchard, 2003) et (Rouveret, 2004) ou, plus généralement sur la position des linguistiques formelles, (Laks, 2002). Rappelons simplement que dans les écrits les plus récents de Chomsky (Hauser & *al.*, 2002), la ‘récursivité’ est considérée comme le seul mécanisme universel à l’œuvre dans la faculté de langage (“au sens étroit”). Contrairement à Jackendoff (1999), qui y voit un des stades de développement de la faculté de langage, Chomsky fait l’hypothèse que cette capacité calculatoire aurait même pu préexister chez les humains avant l’émergence du langage (Victorri, 2007).

Derrière la question des invariants et de la variabilité se profile une autre question, remise au goût du jour depuis quelques décennies : celle de la ‘relativité linguistique’. Sur ce débat, citons notamment (Lucy, 1992), (Gumperz & Levinson, eds., 1996), (Hickmann, 2002) ou encore (Vandeloise, 2003). Dès lors que l’on reconnaît au langage un rôle dans la structuration cognitivo-conceptuelle, cela conduit à se demander si le langage ne fait que sélectionner et organiser des concepts pré-existants, ou bien s’il permet d’en créer de nouveaux types, qui n’existeraient pas sans lui. Par exemple, est-il à la source de la pensée réflexive (comme semble l’indiquer Guillaume) ou encore à la source des calculs complexes – modaux, temporels, spatiaux – par rapport à l’ancrage du locuteur (comme le suggère la théorie de l’énonciation) ? Dans

un cas comme dans l'autre, accepter la thèse de la 'relativité linguistique' (dans sa version forte ou affaiblie), c'est considérer qu'il pourrait y avoir un certain effet en retour des structures sémantiques des langues, dans leur diversité, sur le mode de catégorisation et d'appréhension du monde (comme le fait, par exemple Slobin (1996) avec sa notion de " thinking for speaking ") ; c'est donc remettre partiellement en cause l'universalité postulée des concepts et leur indépendance par rapport au langage.

3.2. *La pertinence cognitive*

Comme il a été dit plus haut, toute théorie linguistique n'a pas vocation à être cognitive. En revanche, une linguistique qui se veut tournée vers la cognition devrait, à tout le moins, se préoccuper des liens entre les invariants linguistiques – sans parler de la diversité interlangues – et l'activité cognitive :

If there are universals of language, it is reasonable to assume that they are somehow grounded in cognitive abilities of the human brain and the way in which it perceives the world. It is therefore legitimate to look for connections between properties of language and cognitive activity. (Lazard, 2004 : 18).

Tel est, précisément, le point de vue des linguistiques 'cognitives', qui entendent ne pas se réduire à "de la linguistique tout court". Aux exigences classiques de toute théorie de linguistique générale, elles en ajoutent en effet une autre : la pertinence cognitive. (Fuchs, 2004 : 1-6 ; Fuchs, 2007 : 37-38).

Mais, dira-t-on, est-ce vraiment au linguiste d'élaborer les outils théoriques permettant de relier les invariants langagiers aux activités cognitives ? En a-t-il les moyens sans, pour autant, sortir de son champ propre d'investigation ? A cette question, Lazard répond par la négative (2004 : 20) :

One may even ask if it is incumbent upon the linguist to look for connections between his invariants and aspects of cognitive activity ? I feel inclined to think not. His part is to explore languages and to present cognitive scientists with invariants firmly grounded in the comparative analysis of a variety of languages and attained by a strict methodology, i.e. with objective discoveries. They are important contributions to the knowledge of cognitive processes. It belongs to specialists of cognitive processes to exploit them and to integrate them into their theories.

Même mise en garde de la part de Culioli (1980 : 40) :

Tout saut de III [plan des représentations métalinguistiques] à I [plan des représentations conceptuelles] ou de I à III (sans se soucier de leur hétérogénéité) risque de sombrer dans un pseudo-réalisme (ce que certains appelleraient “ matérialisme vulgaire ”) ou dans des spéculations sans autre assise argumentative que notre propre pratique langagière, c’est-à-dire, en dernier ressort, nos gloses habillées en métalangue.

A l’inverse, nombre de tenants du ‘cognitivisme’, chez qui domine la thèse de la ‘naturalisation’ de l’objet langage, n’hésitent pas à considérer purement et simplement la linguistique comme une branche de la psychologie, voire même de la biologie :

La linguistique générative () n’affirme pas seulement que la grammaire est déposée, sous une forme ou sous une autre, dans le cerveau des sujets parlants, mais propose, en outre, ce que l’on peut appeler avec Milner une “ mise en scène réaliste ” de la façon dont elle l’est, dans le détail de ses principes, de ses règles et de ses opérations. En ce sens-là, l’épistémologie de la linguistique chomskyenne est effectivement une épistémologie du dispositif. (Bouveresse, 2001 : 33).

Une version extrême de cette position innéiste d’inscription biologique de la faculté de langage est illustrée par la recherche d’un ‘instinct du langage’ et d’un ‘gène de la grammaire’ par Pinker (1994). Pour une déconstruction critique de cette version, voir (Fortis, 2007). Paradoxalement, la thèse de la ‘modularité’ du langage permet à la grammaire générative de se ménager malgré tout une “niche” proprement linguistique – restreinte, en l’occurrence, à l’étude de la combinatoire syntaxique :

Il faut distinguer soigneusement entre le grammatical et le cognitif (). Poser que cette distinction est nécessaire, c’est du même coup reconnaître qu’il existe une organisation linguistique spécifique, distincte en particulier des autres systèmes cognitifs et des systèmes biologiques.” (Rouveret, 2004 : 71).

Position évidemment récusée par les grammaires cognitives qui, elles, tentent de trouver des analogies entre l’activité de langage et d’autres activités cognitives (perception visuelle, déplacement dans l’espace, inscription du corps,) – au risque, il est vrai, de tomber dans les travers dénoncés par Culioli, comme en témoigne le caractère intuitif de leurs schématisations.

Au total, malgré l’exigence proclamée de pertinence cognitive pour leurs théories, les tenants des linguistiques ‘cognitives’ oscillent, on le voit, entre

une prudente réserve et quelques fulgurances intuitives scientifiquement mal assurées. Leur seul véritable argument est en définitive d'ordre épistémologique : les uns comme les autres se réclament d'un paradigme (le cognitivisme ou le constructivisme) avec lequel ils défendent la compatibilité de leur approche théorique de la langue. Mais rares sont ceux qui, tel Lamb (1999), prétendent construire une véritable théorie intégrée portant sur l'architecture à la fois structurale, fonctionnelle et neuronale des connaissances linguistiques : l'entreprise est, sans nul doute, prématurée.

Comme le note Lazard (2007 : 14), la recherche de liens entre théorie linguistique et cognition, chez les grammaires cognitives, se fait dans les deux sens. Tantôt le linguiste cherche à expliquer ses observations ou à étayer ses concepts par des motivations 'externes' d'ordre cognitif. Tantôt il essaie d'inférer des propriétés générales de l'esprit humain à partir de ses observations et de ses concepts. A cet égard, l'expérience de certains psychomécaniciens de la première heure, comme Roch Valin ou Charles Bouton, est instructive : prenant au sérieux l'idée de Guillaume selon laquelle le concept de 'temps opératif' correspondrait à des opérations mentales effectives, ceux-ci espéraient trouver des traces observables de ces opérations au plan comportemental ainsi que des corrélats au plan cérébral ; mais ils furent vite déçus. A son tour, Monneret (2003) propose la piste de rapprochement inverse, en se demandant en quoi les concepts de la psychomécanique seraient susceptibles d'éclairer certaines observations de la neuropsychologie, comme par exemple les divers phénomènes apparemment disparates observés, dans le domaine de la pathologie du langage, chez les agrammatiques.

CONCLUSION

Résumons. A la première question (toute linguistique est-elle cognitive ?), nous répondons par la négative. A la seconde (une linguistique cognitive est-elle encore une linguistique ?), nous répondons par l'affirmative. Mais avec une réserve importante : à l'heure actuelle (et sans doute encore pour longtemps), l'ouverture de la linguistique en direction de la cognition ne peut être que d'ordre essentiellement épistémologique. L'unification neuro-psycho-linguistique – que tout programme 'cognitif' sur le langage appelle de ses vœux – ne semble guère envisageable dans un avenir proche. En attendant, les linguistiques à vocation cognitive sont guettées par le risque d'une dilution des exigences scientifiques propres à la discipline, due à l'effet de mode du "tout cognitif".

RÉFÉRENCES

- Andler, D. (1989). "Sciences cognitives", *Encyclopaedia Universalis*.
- Andler, D. (2004 [1992]). "Introduction. Calcul et représentation : les sources". In: D. Andler (ed.) (2004 [1992]): 13-50.
- Andler, D. (ed.) (2004 [1992]). *Introduction aux sciences cognitives*. Paris: Gallimard.
- Auroux, S. (ed.) (2007). *Le naturalisme linguistique et ses désordres*. H.E.L. XXIX/2.
- Bouchard, D. (2003). "Les universaux en syntaxe générative : le formel issu du substantiel". In: C. Vandeloise (ed.) (2003): 59-77.
- Bouveresse, J. (2001). "Psychologie et linguistique : qu'y a-t-il de proprement "mental" dans la signification et la compréhension ?". In: M. De Mattia et al. (eds.) (2001): 17-34.
- Bres, J. et al. (eds.) (2007). *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives*. Limoges: Lambert-Lucas.
- Carruthers, P. & J. Boucher (eds.) (1998). *Language and Thought : Interdisciplinary Themes*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Charolles, M. et al. (eds.) (2007). *Parcours de la phrase. Mélanges offerts à Pierre Le Goffic*. Paris: Ophrys.
- Culioli, A. (1980). Rapport sur un rapport. In: A. Joly (ed.) (1980): 37-47.
- Culioli, A. (1990). *Pour une linguistique de l'énonciation, vol. 1*. Paris/Gap: Ophrys.
- Culioli, A. (1995). *Cognition and Representation in Linguistic Theory*. Amsterdam/Philadelphia: Benjamins.
- De Mattia, M. & A. Joly (eds.) (2001). *De la syntaxe à la narratologie énonciative*. Gap/Paris: Ophrys.
- Desclés, J.-P. (1994). "Réflexions sur les grammaires cognitives". *Modèles linguistiques*, 29/XV: 69-98.
- Dupuy, J.-P. (1999 [1994]). *Aux origines des sciences cognitives*. Paris: La Découverte.
- Eysenck, M. et al. (eds.) (1994). *Blackwell Dictionary of Cognitive Psychology*. New York: Wiley.
- Fortis, J.-M. (2007). "Le langage est-il un instinct ? Sur le nativisme de Pinker". In: S. Auroux (ed.) (2007): 177-214.
- Frajzyngier, Z. et al. (eds.) (2004). *Linguistic Diversity and Language Theories*. Amsterdam/Philadelphia: Benjamins.
- François, J. (2004). "Le fonctionnalisme linguistique et les enjeux cognitifs". In C. Fuchs (ed.) (2004): 99-134.

- Fuchs, C. (2004). "Pour introduire à la linguistique cognitive". In: C. Fuchs (ed.) (2004): 1-24.
- Fuchs, C. (ed.) (2004). *La linguistique cognitive*. Paris: Ophrys/Maison des sciences de l'homme.
- Fuchs, C. (2007). "La psychomécanique est-elle une linguistique cognitive ?". In J. Bres *et al.* (eds.) (2007): 37-53.
- Fuchs, C. (2008). "Linguistique française et cognition". *Actes du Congrès Mondial de Linguistique Française*. CD-Rom, Paris : Institut de Linguistique Française, CNRS (<http://www.linguistiquefrancaise.org/> ou <http://halshs.archives-ouvertes.fr/>).
- Fuchs, C. & S. Robert (eds.) (1997). *Diversité des langues et représentations cognitives*. Gap/Paris: Ophrys; trad. angl. (1999). *Language Diversity and Cognitive Representations*. Amsterdam/Philadelphia: Benjamins.
- Guillaume, G. (1929). *Temps et Verbe*. Paris: Champion.
- Guillaume, G. (1989). *Leçons de Linguistique 1947-48 (vol. 9)*. Lille: Presses universitaires, et Québec: Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, G. (1995). *Leçons de Linguistique 1958-59 et 1959-60 (vol. 13)*. Paris: Klincksieck, et Québec: Presses de l'Université Laval.
- Gumperz, J. & C. Levinson (eds.) (1996). *Rethinking Linguistic Relativity*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hauser, M., Chomsky, N. & W. Fitch (2002). "The faculty of language : what it is, who has it, and how did it evolve ?". *Science* 298: 1569-1575.
- Hickmann, M. (2002). "Espace, langage et catégorisation : le problème de la variabilité inter-langues". In: J. Lautrey *et al.* (eds.) (2002): 225-255.
- Houdé, O. *et al.* (eds.) (1998). *Vocabulaire des sciences cognitives*. Paris: PUF.
- Jackendoff, R. (1999). "Possible stages in the evolution of the language capacity". *Trends in Cognitive Sciences* 3/7: 272-279.
- Joly, A. (ed.) (1980). *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*. Lille: Presses universitaires.
- Laks, B. (2002). "Un exemple de modélisation des invariants et de la variabilité linguistiques : la Théorie de l'Optimalité". In: J. Lautrey *et al.* (eds.) (2002): 175-192.
- Lamb, S. (1999). *Pathways of the Brain. The Neurocognitive Basis of Language*. Amsterdam/Philadelphia: Benjamins.
- Langacker, R. (1987). "Nouns and verbs". *Language* 63: 53-94; trad. fr. "Noms et verbes". *Communications* 53: 103-153.
- Langacker, R. (2003). "Grammaire, cognition et le problème de la relativité : le cas de la possession". In: C. Vandeloise (ed.) (2003): 205-237.

- Lassègue, J. & Y.-M. Visetti. (2002). "Que reste-t-il de la représentation ?". *Intellectica* 35: 7-25.
- Lazard, G. (2004). "What are we typologists doing ?". In: Z. Frajzyngier *et al.* (eds.) (2004): 1-23.
- Lazard, G. (2006). *La quête des invariants interlangues : la linguistique est-elle une science ?* Paris: Champion.
- Lazard, G. (2007). "La linguistique cognitive n'existe pas". *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* CII/1: 3-16.
- Lautrey, J. *et al.* (eds.) (2002). *Invariants et variabilité dans les sciences cognitives*. Paris: Editions de la Maison des sciences de l'homme.
- Lowe, R. (dir.) (2007). *Essais et mémoires de Gustave Guillaume. Essai de mécanique intuitionnelle I. Espace et temps en pensée commune et dans les structures de langue*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Lucy, J. (1992). *Language Diversity and Thought : a reformulation of the linguistic relativity hypothesis*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Monneret, P. (2003). «Les exigences théoriques d'une neurolinguistique guillaumienne». *Le Français Moderne*. LXXI/1: 133-146.
- Pinker, S. (1994). *The Language Instinct : the new science of language and mind*. Londres: Penguin.
- Rastier, F. (1993). "La sémantique cognitive : éléments d'histoire et d'épistémologie". *Histoire, Epistémologie, Langage* 15/1: 153-187.
- Rouveret, A. (2004). "Grammaire formelle et cognition linguistique". In C. Fuchs (ed.) (2004): 27-71.
- Seiler, H. (2000). *Language Universals Research : a Synthesis*. Tübingen: Gunter Narr.
- Slobin, D. (1996). "From « Thought to Language » to « Thinking for Speaking »". In: J. Gumperz & C. Levinson (eds.) (1996): 70-96.
- Valette, M. (2003). "Enonciation et cognition : deux termes *in absentia* pour des notions omniprésentes dans l'œuvre de Guillaume". *Le Français Moderne* LXXI/1: 6-25.
- Vandeloise, C. (2003). "Diversité linguistique et cognition". In: C. Vandeloise (ed.) (2003): 19-58.
- Vandeloise, C. (ed.) (2003). *Langues et cognition*. Paris: Hermès.
- Varela, F. (1996 [1989]). *Invitation aux sciences cognitives*. Paris: Le Seuil.
- Victorri, B. (2004). "Les grammaires cognitives". In: C. Fuchs (ed.) (2004): 73-98.
- Victorri, B. (2007). "Termes en *k^w-, récursivité et origine du langage". In M. Charolles *et al.* (eds.) (2007): 259-273.